**ECOLE NORMALE SUPERIEURE – LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
de Fontenay Saint Cloud, à Lyon**

SECTION ARABE ET LANGUES SEMITIQUES

THESE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'ECOLE NORMALE SUPERIEURE – LSH

Discipline : Sciences du langage

présentée et soutenue publiquement

par

M. Florin – Mihai DAT

Juin 2002

Titre :

**MATRICES ET ETYMONS.
MIMOPHONIE LEXICALE EN HEBREU BIBLIQUE**

Directeur de thèse :

Monsieur Georges BOHAS

JURY

M. Jean-Pierre ANGOUJARD

M. Bernard BARC

M. Pierre ENCREVE

- Président

M. Djamel Eddine KOULOUGHLI

TOME I

**ECOLE NORMALE SUPERIEURE – LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
de Fontenay Saint Cloud, à Lyon**

SECTION ARABE ET LANGUES SEMITIQUES

THESE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'ECOLE NORMALE SUPERIEURE – LSH

Discipline : Sciences du langage

présentée et soutenue publiquement

par

M. Florin – Mihai DAT

Juin 2002

Titre :

**MATRICES ET ETYMONS.
MIMOPHONIE LEXICALE EN HEBREU BIBLIQUE**

Directeur de thèse :

Monsieur Georges BOHAS

JURY

M. Jean-Pierre ANGOUJARD

M. Bernard BARC

M. Pierre ENCREVE

- Président

M. Djamel Eddine KOULOUGHLI

TOME I

REMERCIEMENTS

Cette étude n'a été possible que grâce à ceux qui m'ont permis d'acquérir une formation en linguistique et en langues sémitiques ; ce m'est un plaisir de les remercier tous.

Je tiens à remercier particulièrement M. Georges BOHAS qui m'a appris à travailler en lexicologie sémitique et qui a bien voulu accepter de diriger ce travail.

Ses lectures répétées, ses encouragements et son appui constants m'ont été d'un précieux secours pour 'tenir bon' et mener à bien la rédaction finale de cette thèse, dont la forme générale lui est due ; les défauts et les erreurs qu'elle comporte ne sont imputables qu'à moi.

Un grand merci à Sigrid ACKER et à Benoît DHIEN, dont les remarques m'ont aidé à corriger et à mettre au point la version finale de mon texte.

Je sais gré à Mme Mioara ROMAN de l'Université de Bucarest : sans son aide soutenue et la confiance qu'elle m'a témoignée, je n'aurais pas eu la possibilité de poursuivre ma formation doctorale en France. Je ne saurais trop l'en remercier.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I :	Sur l'iconicité du langage	20
CHAPITRE II :	Arbitraire et non arbitraire du signe linguistique	48
CHAPITRE III :	Cadre théorique.....	75
CHAPITRE IV :	Etudes antérieures	101
CHAPITRE V :	Conclusions de la première partie	136

DEUXIEME PARTIE

A. - ETYMONS

CHAPITRE VI :	Préliminaires	143
CHAPITRE VII :	Bases biconsonantiques en hébreu	155
CHAPITRE VIII :	Quelques propriétés des étymons	215
CHAPITRE IX :	Observations générales	226

APPENDICE

B. - MATRICES

CHAPITRE X :	Unités minimales de l'expression	235
CHAPITRE XI :	La relation matrice – étymons	250
CHAPITRE XII :	Collecte et organisation des données	263
CHAPITRE XIII :	Les matrices de dénomination	279

APPENDICE

C. - CONCLUSIONS

CHAPITRE XIV :	Observations générales	356
CHAPITRE XV :	Discussions	367
CHAPITRE XVI :	Conclusion générale	385

BIBLIOGRAPHIE

ANNEXES

INDEX

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS

Ce qui serait invraisemblable, ce serait que le signe fût arbitraire. Ce serait donner le Hasard comme explication de ce dont on ne saurait rendre compte¹.

Mais pourquoi recourons-nous à telle ou telle forme pour désigner telle réalité ou tel concept ? La fixation de ces dénominations est-elle tout à fait arbitraire ou a-t-elle sa raison d'être ?

Cette question délicate, qui n'a cessé d'alimenter la réflexion en Occident depuis l'Antiquité, est en fait loin d'être univoque : elle contient au moins deux interrogations distinctes.

La première porte sur les formes mêmes du langage : comment ces formes sont-elles apparues ? Est-ce en vertu d'une décision divine ? Aux termes d'une loi ou d'une sorte de convention passée entre les hommes d'une époque reculée ? Ou bien se sont-elles progressivement imposées au fil des interactions entre nos lointains ancêtres ?

La seconde a pour objet la nature même du lien qui existe entre référent et signifiant : peut-on parler d'une manière générale d'une ressemblance ou, tout au moins, d'une certaine convenance naturelle entre les formes linguistiques et l'objet à désigner ? D'où une autre question : la balance est-elle égale dans les langues entre ces deux tendances, penche-t-elle sensiblement du côté de la ressemblance ou bien de l'arbitraire ?

Si la première interrogation ne trouve pas de réponse, ici et maintenant, la deuxième concerne de près l'objet de la présente étude : révéler le caractère mimophonique des lexies de l'hébreu biblique, et cela à travers les mécanismes qui articulent l'organisation de son lexique.

¹ B. Pottier, *Guillaume et le tao : l'avant et l'après, le yang et le yin*, in *Hommage à R. Valin*, 1980, 58.

Nous partons du présupposé que le lexique hébraïque, comme celui de l'arabe déjà étudié dans plusieurs ouvrages et articles (notamment dans Bohas 1997, 2000), à l'encontre des positions doxaïques sur le caractère primitif de la racine trilitère, se fonde sur des composés binaires de traits phonétiques, à charge mimophonique patente. Cela permettra de remettre en question la théorie de l'arbitraire *absolu* du signe, le caractère prédominant conventionnel du langage.

A une échelle plus importante, certes, on aura notablement réduit le mystère de l'intercompréhension dans les langues si l'on parvient à prouver que le sens des mots est, dans une large mesure, prévisible à partir de leur forme, et inversement. Mais la découverte de telles preuves requiert une enquête soignée, ponctuelle dans un premier temps. Pour ce faire, nous allons nous demander dans quelle mesure les propriétés formelles des signes linguistiques hébraïques peuvent expliquer ou nous éclairer sur leurs significations. En d'autres termes : les signes linguistiques présentent-ils dans la langue de la Bible une analogie quelconque avec ce qu'ils désignent ou bien la relation entre leur forme et leur sens est-elle arbitraire ?

Pour répondre à la question de l'iconicité des formes lexicales que nous interrogeons, nous nous attacherons, dans un premier temps, à démêler l'écheveau des lois qui régissent la structure du lexique, ses niveaux de représentation, tel qu'il est conçu dans la *théorie des matrices, des étymons et des radicaux*¹ :

1. *matrice* : (μ) combinaison, non ordonnée linéairement, de traits phonétiques, liée à une charge notionnelle concrète ;
2. *étymon* : (ϵ) combinaison, non ordonnée linéairement, de phonèmes qui comporte ces traits et développe conceptuellement cet invariant sémique ;
3. *radical* : (R) étymon développé qui, formellement et sémantiquement, s'applique aux paradigmes et au champ associatif recouvert par la matrice de traits.

¹ Bien des linguistes ont tenté de relever le défi qui visait à décrire scientifiquement la signification des mots en adoptant la méthode structurale (à savoir analyser les mécanismes de la signification en termes de *structure*), à rechercher la clef des significations dans les relations et les oppositions qu'elles entretiennent entre elles, dans le programme d'une analyse *différentielle*. En contrepartie, la théorie des matrices et des étymons entend étudier les significations dans les relations que chacune d'entre elles entretient avec le monde, sans pour autant les considérer isolément, par le biais d'une analyse essentiellement *référentielle*.

C'est une organisation formelle et conceptuelle du lexique hébraïque que nous proposons, fondée sur deux principes essentiels : l'un concerne l'identification du lien lexicologique *entre les mots* (*i.e.* présence simultanée d'un invariant formel et d'une ressemblance conceptuelle), le deuxième vise le rapport existant *entre ces mots et le monde* (*i.e.* présence d'une charge mimophonique qui suggère par les séquences articulatoires des mots certains aspects de la réalité à désigner). Ce qui revient à dire que, pour notre part, les différentes relations qui s'établissent autour du mot lexicologique supposent :

- des associations prévisibles, intrinsèques à l'hébreu, au sémitique en général : des rapprochements morphologico-référentiels s'instituent soit autour du sémantisme de l'étymon (radicaux, étymons développés), soit autour de la notion générique dégagée par la matrice dénominative correspondante, ces rapports étant définis par la métonymie, la métaphore, etc. ;
- des rapprochements « iconiques » (par médiation du niveau matriciel), *a priori*, imprévisibles d'emblée, mais pas nécessairement *ethniques*, *i.e.* propres à une seule communauté linguistique.

La théorie lexicale que nous adoptons n'est pas seulement à même de proposer un modèle de lexicologie *dynamique*, mais aussi de dessiner les fondements d'une étymologie rétrospective portant sur l'ensemble du domaine sémitique.

Si étymologie et naturalisme s'y entrecroisent, ceci ne doit guère surprendre, puisque - nous le savons bien, les premières investigations étymologiques se sont en vérité développées dans le cadre des théories de l'iconicité originelle du langage qui prétendaient renouer les liens entre langage et réalité.

Aussi optimistes que nous soyons, nous ne pourrons jamais disposer d'une reconstitution détaillée et fiable des premières formes d'une langue. Mais les études linguistiques n'ont pas renoncé en vain à ces vains espoirs : elles ont gagné en précision et en force d'élucidation ce qu'elles ont perdu en fables et en mythes.

A défaut de nous égarer dans des reconstructions mythiques, nous pouvons nous proposer en effet d'éclairer les formes et les sens des mots à la lumière de quelques outils logiques, de l'histoire phonétique et d'une sémantique englobante, comme nous y invite la théorie des matrices et des étymons.

Quoique le temps ait caché les évidences primitives – et, nous en sommes pleinement conscient, le défi que nous nous proposons de relever dans cette étude est, avant tout, de réveiller des évidences enfouies sous les routines de l’abstraction et de la démotivation à l’aide du grand plaisir à fureter dans les dictionnaires, sans oublier, cependant, de nous prémunir contre certaines fascinations...

Bien entendu, pour peu que l’on étudie un mot sur une longue durée, on observe généralement un cumul d’une ou plusieurs évolutions phonétiques et d’une ou plusieurs évolutions sémantiques : la forme et le sens d’un vocable est l’aboutissement de tout un processus diachronique¹.

Mais ce n’est ni l’histoire phonétique à proprement parler ni d’autant moins l’histoire sémantique que nous entendons appliquer avec profit à la langue sémitique qui nous intéresse : notre démarche fait état de nombre de concepts abstraits et ce ne sera qu’occasionnellement que référence sera faite aux critères de l’étymologie traditionnelle, prospective.

La théorie des matrices et des étymons s’attache à tirer au clair les relations de sens que les mots entretiennent entre eux. Elle se propose aussi d’expliquer, d’offrir des pistes pour mieux comprendre par quels moyens les formes du langage acquièrent leur signification et de conduire aussi loin que possible l’éclairage réciproque, des formes et des sens, sans se limiter aux cas étudiés par la morphologie, où ces relations sont perceptibles même pour les contemporains.

Bien des auteurs se sont penchés sur ce sujet, d’une manière ou d’une autre, de la plus simpliste à la plus fantaisiste. Et si, aujourd’hui, le débat est considéré comme anachronique, non vérifiable ou trop subjectif (peu intéressant donc pour la recherche linguistique), cela leur est dû en grande partie.

Evidemment, certaines arrière-pensées de la part des contemporains ont amplifié, injustement, une certaine hostilité contre tout ce qui portait sur la nature du

¹ C’est la sémantique qui tente de mettre au jour les relations entre la forme et le sens des mots. Elle permet en effet d’expliquer des relations formelles qui sembleraient autrement de pures coïncidences.

En fait, l’histoire phonétique et la sémantique jouent deux rôles complémentaires. En restaurant des relations formelles effacées, l’histoire phonétique explique les relations sémantiques qu’un mot donné entretient avec des mots contemporains ou plus anciens. En restaurant des relations sémantiques effacées, l’histoire sémantique éclaire les relations formelles qu’un mot entretient avec des mots contemporains ou antérieurs.

langage humain, sur son émergence, secondée par une « politique » scientifique qui se proposait de ne retenir que les points de vue « extrémistes », peu crédibles, afin de justifier leur fausse neutralité ou leur opposition à cet égard.

Schlesinger écrit :

La construction d'une théorie est une entreprise quelque peu impérialiste. On a tendance à considérer que la seule explication générale possible dans un domaine donné doit être fournie par un seul outil théorique, une seule règle ou un seul processus. (1988 : 76)

Quelques aspects « totalitaires » des théories linguistiques et de leur rivalité se sont manifestés à travers le temps :

- Si un aspect d'une théorie se révèle faux, l'ensemble de la théorie doit être rejeté ;
- Si la solution à un problème n'est pas noire, c'est qu'elle est blanche.

M. Toussaint illustre bien cette vérité quant aux polémiques sur la place occupée par l'iconicité dans le langage :

Le concept d'arbitrarité du signe est sous-tendu par une conception simpliste de la non arbitrarité. Une non arbitrarité qui n'est pas omniprésente et inconditionnelle est une arbitrarité. Dans l'optique post-saussurienne actuelle tout se passe comme si, en effet, on n'imaginait pas qu'un phénomène essentiel puisse être variable et localisé. (1983 : 36)

Sur ce point, selon la dialectique du blanc et du noir, la linguistique autonome, qui soulignait l'arbitraire des structures linguistiques par rapport au monde, condamnait toute forme de motivation extérieure. Les illusions de *Cratyle* et les divagations les plus indéfendables du mimétisme (Genette, 1976) devaient suffire pour un demi-siècle à décourager la recherche de l'iconicité dans le langage. La linguistique autonome n'aurait-elle pas cédé à une réaction aussi excessive, écrit J. Haiman¹, *qu'elle aurait découvert en dessous de son nez un continent vierge, un*

¹ 1986 : 125.

*royaume à la fois familier et profond que les théories actuelles persistent à ignorer.*¹

Certes, on pourrait débattre à l'infini en se demandant si le langage est né comme une imitation de la nature (l'hypothèse mimologique²) ou comme résultat du privilège d'une langue sur les autres.

Notre étude mettra en avant, d'une manière plus ou moins exhaustive, les questions qui concernent de près ce débat. Nous nous limiterons au cas de l'hébreu biblique, langue qui a souvent été au centre de la confusion entre *légitimation étymologique* (comprise comme le signe d'une filiation à partir d'une langue plus ancienne) et *légitimation mimologique* (l'onomatopée peut être vue comme indice de perfection, comme signe d'affiliation à une langue parfaite ou comme une langue originelle).

En effet, les Pères de l'Église, d'Origène à saint Augustin, avaient posé comme une donnée irréfutable que l'hébreu avait été, avant la confusion, la langue primordiale de l'humanité, l'unique langue sacrée apte à exprimer *la vérité*.

La Renaissance fournira, à son tour, à ce dossier, quelques portraits exemplaires dans l'histoire du débat sur la langue hébraïque : pour Guillaume Postel, l'hébreu est conçu comme protolangage, *langue sainte, inspirée divinement au premier homme*³ ; Claude Duret considère que l'hébreu a gardé une certaine proximité des choses parce qu'il ne s'est jamais laissé corrompre par d'autres langues et que cette présomption de naturalité suffisait à en justifier la nature magique⁴ ; Estienne Guichard démontre que toutes les langues du monde peuvent être ramenées à des racines hébraïques⁵.

¹ Ce rejet s'explique aussi dans la mesure où seuls des universaux arbitraires confirmeraient sans ambiguïtés l'existence d'une faculté linguistique chez l'homme, faculté que Chomsky est arrivé à décrire comme un organe. Avec des linguistes comme Jakobson, Benveniste, Bolinger et Greenberg, la linguistique commence à croire au contraire que l'étude du langage est indissociable de celle du sens et que beaucoup d'universaux linguistiques reflètent la façon dont nous percevons le monde extérieur.

² G. Genette, 1976.

³ *De Foenicum literis*, 1552.

⁴ *Trésor de l'histoire des langues de cest univers*, 1613.

⁵ *L'Harmonie étymologique des langues*, 1606.

Il reviendra à Richard Simon, rénovateur de la critique testamentaire, dans son *Histoire critique du Vieux testament*, d'écarter l'idée des origines divines de l'hébreu.

L'hypothèse selon laquelle la « sagesse », la « beauté » et la « primauté » d'une langue consistent dans la motivation linguistique est très répandue dans les diverses formes d'apologie de la langue que nous connaissons, souvent intégrée dans les idéologies de certains mouvements nationalistes. Mais notre étude n'entend guère apporter une quelconque preuve en ce sens ou relancer ce débat : on admet sans peine que l'idée d'une langue « élue » a désormais perdu la bataille...

Quel hébreu ? Pourquoi l'hébreu ?

La langue dont le corpus nous servira de base d'analyse est l'hébreu *biblique*. Il s'agit avant tout de la langue d'un texte¹, d'une langue comportant des incertitudes, des variantes orthographiques – une langue qui n'obéit pas à des règles très fixes ou qui reflète des différences réelles de prononciation.

Au nombre relativement restreint de formes lexicales qui caractérisent l'ampleur du lexique de la Bible s'ajoute un autre problème, et non des moindres : la dimension sémantique du texte biblique, la problématique soulevée par la compréhension et la traduction même du texte, par les équivalences lexicales assignées, non exemptes d'ambiguïtés. Car

[...] la sémantique de l'hébreu est souvent conjecturale. L'hébreu biblique semble atteint de polysémie galopante [...]. Souvent [...],

¹ La Bible hébraïque comporte 39 livres. Parmi ceux-ci, certains sont peut-être contemporains des rois d'Israël, d'autres dénotent par leur contenu même une origine plus tardive qui va du retour de l'exil de Babylone jusqu'à l'époque des Maccabées. Il est clair que sur une période si vaste, une langue évolue. Bien que l'évolution ait été plus lente pour l'hébreu biblique, il faut néanmoins distinguer l'hébreu pré-exilique (d'avant l'exil de Babylone en -586) de l'hébreu post-exilique. Selon le compte de l'érudit hollandais du XVII^e siècle Leusden, la Bible entière ne comprendrait que 5642 vocables différents. Selon une recension plus récente elle en compterait 8000 sur un texte total de 300.000 mots (l'écart des chiffres s'explique notamment par la distinction d'homonymes et de formes verbales). 2000 sont des *hapax* (du grec *hapax legomenon* « dit une fois ») ce qui, logiquement, rend la détermination de leur sens difficile. Cette apparente pauvreté semblera plus saisissante encore si l'on pense que le nombre de racines hébraïques a été évalué à 500.

pour échapper à une lecture littérale jugée inadmissible, les traducteurs sont conduits à inventer des sens que rien ne fonde dans le texte. [...] Parfois même les mots ne sont que des signifiants dont le signifié serait uniquement fixé par le contexte [...], un code verbal dont le contenu sémantique ne peut être défini qu'en fonction du contexte. (Barc, 2000 : 23-24)

Et pourtant, en dépit de cet aspect qui ne facilite guère les recherches dans ce domaine (mais qui le rend, par ailleurs, plus passionnant...), à la différence de l'arabe, dont le lexique est *de beaucoup le plus étendu, tant dans les textes si nombreux que dans la foule des parlers modernes*¹, recueilli dans des dictionnaires systématiques depuis fort longtemps, l'étude sur l'hébreu, bien que moins ample de ce point de vue, est susceptible, en revanche, d'être plus précise, s'agissant d'un état de langue stable, quasi inchangé depuis plus de 4000 ans.

Si notre vue se rétrécit à l'hébreu biblique, c'est parce que nous pensons manipuler un système linguistique assez bien conservé : il offre l'avantage d'être une concrétion assez lointaine dans le temps pour donner à voir des mécanismes primaires, archaïques, que les évolutions des autres langues ont depuis longtemps voilés.

De plus,

Le groupe des trente-deux livres les plus anciens présente une homogénéité linguistique totale [...] bien que ces documents correspondent, pense-t-on, à cinq siècles d'histoire littéraire.

(Barc, 2000 : 30)

On ne saurait toutefois se leurrer outre mesure sur cette homogénéité linguistique, car le lexique hébraïque, tout comme celui de l'arabe, n'est pas pour autant à concevoir comme un état de langue homogène en soi.

[...] pour rendre compte de l'homogénéité linguistique des trente-deux livres, l'hypothèse la plus simple serait d'admettre que le texte que nous possédons a été rendu homogène par la dernière génération de rédacteurs. Probablement même faudrait-il dire que cette

¹ Cohen, 1947 : 54.

rédaction ultime des trente-deux livres s'est faite de façon concertée, peut-être même qu'elle est l'œuvre d'un rédacteur unique.

(Barc, 2000 : 31)

A juste raison, G. Bohas souligne que, étant donné qu'il y a

[...] fusion de strates dialectales anciennes et, certainement, de plusieurs états synchroniques, [...] il nous semble vain et arbitraire d'instaurer dans ce lexique un découpage entre diachronie et synchronie ; [...] une perspective panchronique, analogue à celle adoptée dans Hagège - Haudricourt (1978) nous semble s'imposer¹.

Par ailleurs, précisons que nous choisissons délibérément ce stade de la langue car nous essayons d'éviter une erreur répétitive dans la littérature sur la mimophonie lexicale : confondre la question de l'origine naturelle ou conventionnelle du langage avec celle du fonctionnement des langues actuelles. De ce point de vue, l'hébreu moderne aurait considérablement brouillé certaines pistes sous la couverture de la démotivation.

D'autre part, si nous choisissons une seule langue comme base d'inventaire pour notre travail, c'est aussi pour fuir les généralités trop vastes et vagues que toute étude comparative comporte quelque part.

Le lexique hébraïque sur lequel porteront nos enquêtes est essentiellement celui enregistré par le *Dictionnaire Hébreu-Français* de N. PH. SANDER et I. TRENEL (S&T), et cela pour une raison assez simple : il s'efforce de retenir le sens obvie des vocables dans le texte de la Bible – autant que faire se peut : *à la différence de l'analyse critique, l'analyse littérale, en restituant le sens traditionnel du texte massorétique tel qu'il nous a été transmis, permet au texte d'échapper aux exégèses liées aux modes, aux notions d'esthétique et aux bouleversements apportés par le cours du temps dans les connaissances scientifiques².*

¹ Bohas, 1997 : 4.

² *Dictionnaire Hébreu – Français : Prolégomènes.*

Ponctuellement, nous nous rapporterons au dictionnaire de BROWN, F. - DRIVER, S. R. BRIGGS, C.A. (BDB) *A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament, Based on the Lexicon of Gesenius*. A la différence de celui-ci, S&T donne, à notre sens, les significations les plus tranchées comme celles qui *ne se distinguent que par les plus délicates nuances, le sens ordinaire et fréquent comme l'emploi le plus éloigné et le plus rare*¹.

Structure de la thèse

La première partie est consacrée au cadre général, épistémologique, et au cadre théorique, linguistique, de notre étude, dont le survol permettra, pour le moins, de douter des *doxa* qui continuent à perdurer en la matière : iconicité – motivation / convention – arbitraire du langage ; racine trilitère / racine bilitère en sémitique ; la racine – objet réel / artefact logique, etc.

Après avoir passé en revue quelques positions émises depuis l'Antiquité sur la question du naturalisme dans la langue (de Platon, en passant par Ch. de Brosse, Fabre d'Olivet...), nous donnerons à l'occasion quelques arguments qui viennent à l'encontre de l'arbitraire linguistique : le symbolisme phonétique, le découpage sémiologique, le rôle non négligeable du cognitivisme dans la ressemblance des langues (*Chapitres I et II*).

Les chapitres qui suivent tentent de délimiter le cadre théorique de notre propos : *la théorie des matrices, des étymons et des radicaux*, théorie sous-tendue par le principe d'invariance formelle et notionnelle, apte à rendre compte du lexique sémitique dans sa totalité, sans se limiter aux aspects de la signification directement explicables par des propriétés formelles, immédiates².

On verra comment elle parvient à dégager progressivement ses critères d'analyse en exploitant la très riche matière offerte par l'observation des indices internes, empiriques, de l'arabe en particulier (*Chapitre III*).

Par ailleurs, nous précisons en quoi cette démarche vient rompre avec les théories antérieures qui avaient induit à travers le temps une idée fautive du

¹ S&T, *Prolégomènes*.

² Cette théorie paraît ainsi inséparable d'une réflexion portant sur les mécanismes fondamentaux de la signification qui intéresse toute la linguistique.

fonctionnement du lexique sémitique (*Chapitre IV*). Quelques études plus récentes sur l'organisation lexicale et le mimétisme des formes linguistiques sémitiques achèveront la première partie.

La seconde partie est consacrée aux niveaux de représentation du lexique hébraïque, étymonial et matriciel, dont la pertinence sera établie au travers d'une analyse systématique portant sur les *bases primitives* (*monosyllabiques, biconsonantiques*).

Nous déclinons à l'occasion les différentes opérations censées marquer le passage vers la trilitéralisation des structures lexicales (*Chapitres VI et VII*).

En effet, c'est le niveau des étymons qui nous permettra d'accéder ensuite au palier plus abstrait des matrices, structures mimophoniques (*Chapitre X*).

Ainsi arrivera-t-on à mieux comprendre que l'idée d'un rapport réel entre les mots, les sons du langage et les *realia* est moins saugrenue qu'on ne serait tenté de le croire, que bon nombre de formes lexicales *a priori* arbitraires (mais qui, en fin de compte, résultent plutôt démotivées) peuvent être ramenées à un invariant formel et notionnel *maximalement motivés*.

Nombre de ces structures phono-morpho-sémantiques y sera analysé, ce qui ne laissera pas dans le flou l'ensemble d'hypothèses sous-tendues, aussi « poétiques » qu'elles puissent paraître à première vue (*Chapitre XIII*). Cela affirmera, implicitement, la nécessité d'apporter dans le domaine lexicologique sémitique autre chose que des intuitions et des vues subjectives et aprioristes.

Organisation lexicale (étymons, vocables regroupés autour d'une binarité de traits phonétiques) et *motivation du signe linguistique* (matrice de traits « traduisant » en éléments combinatoires discrets l'objet du signe ou, plus précisément, l'un de ses attributs inhérents ; les vecteurs de traits suggèrent par leurs propriétés phonétiques certains aspects de la réalité qu'ils veulent exprimer) sont les deux sujets que nous développerons ici.

La description lexicale que nous donnons aura pour résultat une organisation du lexique hébraïque plus proche, à notre sens, de ce qu'est le lexique sémitique, une organisation plus en mesure de rendre compte de ses *apparentes* (ir)régularités

formelles et sémantiques¹, *naturelles* – nous disait-on jusque-là : métathèse, riche homonymie, polysémie *galopante* « à tendances » homonymiques, etc.. (*Chapitres VIII et XIV*).

Les analyses proposées ne sont à considérer ici ni comme des travaux de caractère analytique, ni comme des classifications, mais plutôt comme un essai d'explication, à fins heuristiques. Il n'est d'explication que totale, aussi nos études seront-elles fondées non sur des mots isolés, mais sur des ensembles lexicaux.

La méthode dont on trouvera ici les principes ne se présente nullement de manière dogmatique. On en contestera peut-être le bien-fondé : nous rétorquerons, avant tout, que ce n'est pas la vérité d'une théorie qui importe, mais son efficacité et nous demandons à être jugé en vertu de ce *criterium* d'utilité. Rappelons, à cet égard, que Turgot même, établissant la « déontologie » des étymologistes, proposait un principe dont la simplicité n'a d'égal que l'efficacité : plus l'hypothèse avancée explique des faits et est étayée par des observations indépendantes, plus elle est probable.

On sait aujourd'hui que les premières formes du langage sont séparées par un intervalle considérable des plus anciennes formes linguistiques qui nous sont accessibles. Toute tentative de reconstitution des formes originelles repose donc inmanquablement sur une illusion. Mais, on peut, du moins, tenter d'en déchiffrer les lois, les tendances qui régissaient leurs rapports...

Quant au grief que l'on nous pourrait faire de la complexité du modèle que nous adoptons, rapportée aux théories antérieures, retenons les dires de J.-P. Changeux² :

D'abord, le mot « complexité » ne doit pas faire illusion. Comme le souligne Atlan (1979), il exprime surtout le fait « qu'on ne comprend pas un système. Il est révélateur d'un ordre dont on ne connaît pas le code » ! Devant une réalité si difficile d'accès, la seule

¹ A trop se focaliser sur leurs différences, on s'interdisait pratiquement de détecter leur communauté d'esprit sous-jacente.

² 1983 : 276.

manière saine de réagir est de laisser notre cerveau de scientifique construire des « représentations », d'imaginer ce qu'est cette complexité et comment elle se développe. Evidemment, on restera sur ses gardes, sachant qu'il ne s'agit là que d'« images-modèles » dont la confrontation avec le réel décidera de l'éventuelle validité.

Il est indéniable qu'une méthode, dans des domaines aussi mal explorés que la sémantique, la lexicologie et l'étymologie sémitiques, présente obligatoirement un caractère conjectural et provisoire : mais un linguiste raisonnable n'éprouve aucune honte à la modifier, voire la remplacer, s'il estime que des découvertes indubitables lui imposent de le faire...

Transcription des caractères hébraïques et arabes dans les données lexicales

ʔ	א	aleph
b	ב	beth
g	ג	guimel
d	ד	daleth
h	ה	hé
w	ו	waw
z	ז	zayin
ḥ	ח	ḥeth
ṭ	ט	ṭeth
y	י	yod
k	כ	kaph
l	ל	lamed
m	מ	mêm
n	נ	nûn
s	ס	samekh
&	ע	ayin
p	פ	pé
ṣ	צ	ṣadé
q	ק	qoph
r	ר	reš
ś	ש	sin
š	שׁ	šin
t	ת	taw

ʔ	ء	hamza
b	ب	bâʔ
t	ت	tâʔ
ṭ	ث	ṭâʔ
j	ج	jîm
ḥ	ح	ḥâʔ
ḫ	خ	ḫâʔ
d	د	dâl
ḏ	ذ	ḏâl
r	ر	râʔ
z	ز	zay
s	س	sîn
š	ش	šin
ṣ	ص	ṣâd
ḏ	ظ	ḏâḏ
ṭ	ط	ṭâʔ
ẓ	ظ	ẓâʔ
&	ع	ayin
ġ	غ	ġayn
f	ف	fâʔ
q	ق	qâf
k	ك	kâf
l	ل	lâm
m	م	mîm
n	ن	nûn
h	ه	hâʔ
w	و	wâw
y	ي	yâʔ

Pour les voyelles longues nous utilisons le ^ : â, î, û, ô, ê. Le *schewa* mobile est transcrit par ə, le *ḥatef pataḥ* par ^a, le *ḥatef qameṣ* par ^o, le *ḥatef segol* par ^e. Le *schewa quiescent* ne sera pas indiqué. Le *pataḥ* « *furtif* », voyelle *a* ultracourte épenthétisée en hébreu avant une gutturale, est transcrit par le *ḥatef pataḥ* ^a utilisé dans des circonstances similaires après une gutturale. La spirantisation des consonnes *bgdkpt* ne sera pas marquée en raison de la nature de cette étude : elle ne pourrait que brouiller certains faits.

L'astérisque * note les formes hypothétiques ou hors usage.

Principales abréviations et notations

F :	forme verbale arabe
C :	consonne radicale (C ₁ - 1 ^{ère} consonne radicale, C ₂ - 2 ^{ème} consonne radicale, C ₃ - 3 ^{ème} consonne radicale)
SL :	sème lexicogénique
SLP :	sème lexicogénique primitif
Kal :	paal
Niph. :	niphal
Pi. :	piel
Hiph. :	hiphil
Hoph. :	hophal
Hithp. :	hithpaal
Pilp. :	pilpel
part. :	participe
pass. :	passif
Ar. :	arabe
As. :	assyrien
Hébr. :	hébreu
Tel. Am. :	Tel al-Amarna
√ :	racine (trilitère)
ε :	étymon
μ :	matrice

PREMIERE PARTIE

Le pari est donc celui-ci : faites le point, déterminez sa position, je veux dire inscrivez le signe dans le temps et l'espace de l'acte du langage et vous verrez s'envoler en fumée l'arbitrairie rêvée dont l'a souvent revêtu – cet uniforme imposé par la Science depuis Saussure.

Contre l'arbitraire du signe, M. Toussaint

« ...Chaque débat est un jeune et vieux débat ; lors même que nous jugeons l'antérieur, il continue de circuler en nous... »

Judith Schlanger, *Penser la bouche pleine*¹

CHAPITRE I

SUR L'ICONICITE DU LANGAGE

1. Un débat sans fin

L'enjeu dans le débat sur la question de la motivation du langage et, de là, des origines du langage n'est autre, en fin de compte, que la place qu'il convient d'accorder en linguistique à la relation entre langage et réalité.

Les partisans de la conception strictement instrumentale du langage ont longtemps imposé l'idée que la science du langage n'avait pas à prendre en charge la relation entre le langage et le monde. La linguistique ainsi définie a tendu à s'enfermer dans une conception exclusivement technique de la langue, ne voyant dans celle-ci qu'un outil d'expression.

Pour la linguistique d'aujourd'hui, le langage, en revanche, est avant tout un phénomène humain et, plutôt que de le considérer comme une sorte de pur instrument - don providentiel ? - sans attaches naturelles dans la réalité, il convient, dans la mesure du possible, de renouer ses liens avec l'expérience.

Les linguistes du XIX^e et du XX^e siècles, par crainte de s'engager sur un terrain qu'ils croyaient miné, ont effectivement embrouillé le problème de l'origine du langage au point de ne vouloir juger des premières formes linguistiques de

¹ Citée par G. Genette, 1976.

l'Humanité qu'à l'aube des langues modernes. Ils se sont ainsi condamnés à ne rien pouvoir dire de l'émergence du langage. Or, la confusion qui règne en ce domaine semble trouver sa source principale dans le privilège excessif accordé dans notre tradition à un texte fameux de la Grèce antique, le *Cratyle* de Platon¹.

Les Modernes, quant à eux, en dépit des propositions constructives des philosophes du XVIII^e siècle tels que Rousseau, Condillac et Maupertuis ou de paléontologues comme André Leroi-Gourhan sont souvent restés prisonniers de l'alternative dépassée « être ou ne pas être cratylien ». En d'autres termes : les formes du langage ressemblent-elles ou non objectivement aux réalités du monde qu'elles désignent ?

Afin de restituer la véritable portée du débat et débrouiller des confusions encore vivaces, il faudrait remonter directement à la source, c'est-à-dire à la riche tradition gréco-latine.

C'est dans les termes de cette tradition, qui offre un éventail significatif des principales positions possibles², que s'est fixé le problème de l'origine du langage en Occident et qu'il continue de se poser, qu'on le veuille ou non³.

La tradition occidentale est restée, *a priori*, prisonnière de la conception platonicienne et de la problématique posée par Socrate dans le *Cratyle* et c'est toujours à partir de celles-ci qu'elle a cherché à répondre à la question de l'*iconicité originelle* : les mots présentaient-ils à l'origine, dans les commencements du langage, une ressemblance quelconque avec ce qu'ils désignaient ou étaient-ils arbitraires ?

¹ Ce fameux débat sur la relation entre le langage et le monde extérieur a eu lieu au IV^e siècle avant J.-C., à Athènes, dans le groupe qui se réunissait autour de Socrate : le dialogue *Cratyle* en conserve le souvenir. Deux opinions s'y opposent : celle de Cratyle qui veut que les mots correspondent de façon naturelle aux choses qu'ils signifient et avec lesquelles ils ont un rapport de ressemblance (*physei*, par la nature), et celle d'Hermogène qui voit dans ce rapport une pure convention sociale (*thesei*, par suite d'un accord social). Le but de telles considérations est pratiquement de connaître l'origine des mots, leur sens primitif et véritable et, de là, la vraie nature des choses : on peut donc même affirmer que l'étymologie serait née d'un désir primitif de savoir d'où viennent les mots. Aucun des deux combattants n'est sorti vainqueur de ce débat philosophique (linguistique), Platon lui-même prenant une position intermédiaire.

² Voir à cet égard la très riche anthologie de M. Baratin et Fr. Desbordes, 1981.

³ Rappelons toutefois que le symbolisme sonore n'est pas pour autant un privilège occidental. Un débat – analogue à la discussion *physei / thesei* entamée par Cratyle et Hermogène, reprise sans cesse au cours de l'Antiquité et du Moyen Age, se poursuivant jusqu'à nos jours – a eu lieu aux Indes, indépendamment de la philosophie européenne. Selon Bhaffthari, philosophe idéaliste, l'âme universelle est incarnée, d'une part, dans les mots, d'autre part, dans les objets, ce qui assure l'appropriation innée (*anadi*) des mots (cf. Regnaud, 1884 : 12 et suiv.).

1.1 Du sens et des mots

Pour Cratyle tous les mots sont « justes »¹ : ils constituent autant de peintures des « choses » qu'ils désignent.

Plus encore, la relation qui unit le signe et la « chose » est une relation organique et nécessaire : le nom ne pouvait désigner autre chose, la chose ne pouvait recevoir d'autre nom².

Pour Hermogène, au contraire, la question de la ressemblance des mots avec les choses n'a guère de sens. Pour qu'un mot puisse être considéré comme juste, il suffit après tout qu'il se trouve en usage, autrement dit que des êtres parlants se soient mis d'accord à un moment ou à un autre sur son utilisation. Le choix des formes signifiantes n'a donc d'autre fondement que la convention. L'homme peut-il accéder à une connaissance objective de la réalité ? Telle est la question qui hante Platon, dans le *Cratyle* comme dans toute son œuvre.

Pour Socrate, de son côté, les mots sont justes au moins en ce qu'ils désignent des réalités objectivement distinctes. Il élabore un modèle sophistiqué et hardi de mimétisme intégral, faisant de la langue un double de la réalité elle-même, modèle qui sera maintes fois repris par la suite.

Il pourrait certes se contenter, comme les stoïciens le feront après lui, d'une adéquation de type onomatopéique entre les mots primitifs et les choses, le mot primitif imitant vocalement l'objet désigné. Mais le philosophe adopte une solution beaucoup plus radicale : il décide d'affecter systématiquement chaque son de la langue à l'imitation d'un élément ou d'une propriété constitutive de la réalité désignée. L'art de la dénomination, l'imitation verbale de l'essence d'une chose (*ousia*), se ramène pour lui à la combinaison des phonèmes susceptibles d'en offrir une image fidèle.

¹ « La justesse naturelle des noms », vocables par excellence, traduit le fait que le nom est un outil qui doit être adapté à l'objet auquel il s'applique. Il s'agit donc d'une motivation non pas par analogie mais par adéquation instrumentale, par une sorte de contiguïté causaliste.

² « [...] Ainsi, le nom est, semble-t-il, une façon de mimer par la voix (*mimèna phônè*), ce que l'on mime et nomme, quand on se sert de la voix pour mimer ce qu'on mime ». (423 b) La mimésis verbale n'est donc qu'une sorte de transposition vocale des moyens propres à la mimésis gestuelle : c'est une mimique vocale.

Le débat des sophistes qui se posaient le problème de donner des noms aux choses apparaît, en résumé, sous la forme suivante :

1.1.1 Un sens – un mot

D'une part Cratyle, dans la lignée d'Héraclite, soutient qu'il y a nécessairement un rapport naturel entre les noms attribués et les choses désignées et que, en l'absence de ce rapport naturel, il n'y a pas de réalité du nom. Les noms seraient tous dérivés d'une liste de noms primitifs par des transformations (échanges ou ajouts de lettres, etc.) que l'étude, par la recherche des transformations inverses, permet de retrouver. Les noms primitifs résulteraient, pour leur part, d'une relation directe entre leur sens et leur sonorité, en supposant qu'à chaque son élémentaire est attribuée une valeur naturelle (le « i » représenterait la légèreté, le « d » représenterait l'arrêt...).

Il y a donc, dans cette thèse, le principe d'une *bijection*, éventuellement cachée mais déductible de l'analyse étymologique de la forme, entre le nom et la chose désignée. A chaque chose, un nom et dans chaque nom, une chose, l'étude des noms étant équivalente à l'étude des choses¹.

1.1.2 Un sens – des mots

D'autre part, dans le sillage de Démocrite, est soutenue l'hypothèse que c'est par convention que des noms sont attribués aux choses, dans un arbitraire régi par les usages, les lois et les institutions. Les noms et les choses font l'objet d'études séparées : c'est ici que la rhétorique trouve sa justification d'être.

Platon, pour sa part, reconnaît l'arbitraire du choix du nom et, simultanément, pense qu'il existe des universaux sémantiques dont l'étude se fait en dehors du

¹ On retrouvera chez Leibniz cette hypothèse d'une étymologie à même de permettre l'accès à une langue primitive basée sur une valeur expressive des sons. Ce projet sera celui des grammairiens comparatistes et hegelliens du XIX^e (Bopp et Schleicher, entre autres) à la recherche de la langue mère idéale et primitive, l'indo-européen, d'où seraient issues, dans un processus de dégradation (au sens négatif du terme) nos langues actuelles.

langage. Cette étude, une fois faite, permettrait éventuellement de construire un langage idéal. Dans l'activité du philosophe, l'approche du problème consiste donc d'abord à élucider les notions (universelles) utilisées dans la formulation du problème en langage naturel. Une fois trouvée la signification générale, on peut en déduire tous les usages de ce mot. Il y a donc ici un concept universel (et unique) dont les représentations sont multiples et arbitraires, sauf dans le langage idéal où elles ne seraient plus qu'arbitraires.

C'est en filiation directe de cette hypothèse que s'élaborent les grammaires générales du XVII^e siècle. La nécessité de communiquer fait que la parole est le miroir, le tableau, l'imitation, la représentation de la pensée. La parole n'est pas seulement signe mais elle comporte une analogie profonde avec la pensée.

Et comme, à cette époque, on pense qu'il existe une pensée logique universelle, on comprend qu'il puisse y avoir une grammaire générale du langage, principe universel de fonctionnement sur lequel se superposent des représentations particulières, guidées par les usages, qui débouchent sur des langues particulières¹.

¹ Bien entendu, la connaissance des principes universels du langage peut alors être obtenue par l'étude des opérations logiques de l'esprit et des nécessités de la communication.

2. *Naturalisme – conventionnalisme*

Les deux questions souvent confondues dans la littérature du genre sont la question de l'iconicité originelle (les signes présentaient-ils aux origines du langage une ressemblance avec ce qu'ils désignaient ?) et la question des modalités de l'«institution» du langage parmi les hommes (les formes du langage ont-elles été instituées délibérément par un décret ou un pacte ou ont-elles émergé d'elles-mêmes sans faire l'objet d'une décision expresse ?)

Dans la tradition occidentale, l'habitude de considérer avant tout le langage comme un instrument de la pensée rationnelle, appelé à offrir une représentation aussi objective que possible de la réalité, a conduit à ne poser la première question (celle de la genèse des signes) qu'à travers le prisme de la seconde (celle de l'adéquation entre forme et sens). C'est pourquoi la tradition se contente généralement d'opposer deux positions fondamentales concernant les relations entre forme et signification : le *conventionnalisme* et le *naturalisme*.

Les conventionnalistes estiment que les formes linguistiques sont fondamentalement arbitraires : elles n'ont d'autre source qu'une volonté humaine ou divine. Non seulement d'autres formes auraient pu aussi bien être sélectionnées pour désigner les mêmes choses, mais les formes retenues ne jouissent d'aucune relation privilégiée avec les éléments qu'elles furent conduites à désigner. La relation entre les formes et les significations est donc radicalement contingente, elle n'obéit à aucune autre contrainte que la nécessité d'exprimer ses pensées.

Pour les naturalistes en revanche, toutes les formes du langage sont *a priori* susceptibles de recevoir une explication au même titre que les phénomènes de la nature – même si les hommes ne sont pas nécessairement capables de la découvrir. Le langage peut donc être dit fondamentalement *naturel*, toutes les formes trouvant, d'une certaine manière, leur origine dans la nature.

On notera d'abord que les significations aussi bien que les formes sonores du langage se modifient profondément avec le temps. Il importe donc de distinguer entre : i) *les relations entre formes et sens dans les tout premiers usages linguistiques*

de l'Humanité, usages qui demeurent bien évidemment dérobés à toute observation directe, et ii) les relations entre formes et sens dans les langues directement accessibles, en particulier dans les langues contemporaines.

Chez les Modernes, le naturalisme est ordinairement présenté comme une réponse à la première question et se trouve en général identifié, purement et simplement, avec la thèse de l'iconicité originelle. Pour l'Antiquité au contraire, le naturalisme apparaît plutôt comme une réponse à la deuxième question.

En réalité, notre compréhension du naturalisme de l'Antiquité est en effet restée tributaire du *Cratyle* de Platon qui en propose une version très particulière, version qui serait même vigoureusement rejetée, comme conventionnaliste précisément, par des naturalistes au sens strict du terme tels qu'Épicure et Lucrèce.

Si le langage est dit « naturel » par les stoïciens ou les épicuriens, c'est en effet d'abord parce que, dans la perspective matérialiste qui est la leur, tout phénomène, quel qu'il soit, participe nécessairement de la nature et s'explique par un enchaînement de causes et d'effets. *Naturel* s'oppose donc surtout à *surnaturel*, et ne s'oppose qu'occasionnellement à *acquis*.

Un autre sens du mot « naturel », qui correspond à la ressemblance entre les images artificielles et leurs modèles, est bien représenté par la position prêtée à Cratyle dans le *Dialogue* de Platon. Le langage paraît ici comme une production artificielle ; sa « naturalité » se réduit à sa ressemblance avec un modèle naturel. D'où cette bizarrerie - dans le « naturalisme » cratyléen le langage est un artifice : il y a un auteur, un homme, dénommé le législateur (*onomaturge*), qui s'est efforcé de donner aux choses le nom le plus conforme à leur nature profonde.

Dans le naturalisme de Lucrèce, d'Épicure ou des stoïciens, en revanche, on chercherait en vain un tel artisan des noms. Épicure et Lucrèce ont été parfaitement clairs sur ce point : ce sont les hommes en tant qu'êtres naturels qui, au travers d'un processus également naturel, créent progressivement le langage, lequel n'est finalement lui-même qu'un produit de la nature.

Le seul point commun entre le naturalisme authentique de Lucrèce et d'Épicure et le « naturalisme » exposé dans le *Cratyle* ne réside donc que dans l'idée

que les formes du langage ont une raison d'être et que celles-ci ne sont pas fondamentalement arbitraires.

Les stoïciens ont exploré l'autre voie possible pour expliquer la naissance du langage, celle de la similarité entre les signes et les choses.

Toutefois, pour eux, tous les mots de notre lexique ne sont pas des mots originels. Ces philosophes sont en effet tout à fait conscients de l'importance des altérations phonétiques et sémantiques qui affectent les mots à travers l'histoire. C'est pourquoi ils estiment que l'adéquation originelle entre la forme et le sens, l'adéquation de l'ordre et de l'onomatopée, ne subsiste plus guère que dans un nombre très restreint de mots. Les premières formes linguistiques ont nécessairement présenté une similitude suffisante avec les choses qu'elles signifiaient.

Une étape importante est franchie lorsque les sons viennent à imiter des éléments non sonores comme une sorte de « synesthésie » généralisée, les sons vocaux vont en effet imiter des sensations d'un autre registre sensoriel.

Le plus intéressant chez les stoïciens ne réside pas tant dans les commencements onomatopéiques et *synesthésiques* du langage que dans l'analyse proposée de son développement ultérieur. Le lexique des langues va en effet se développer sur la base de ce lexique originel de « sensations »¹.

Les signes du langage d'aujourd'hui n'offrent plus aux yeux des stoïciens l'image de ce qu'ils désignent : pour eux, l'iconicité originelle s'est perdue avec le développement du langage.

Pour Lucrèce, c'est la nature qui a poussé les hommes à émettre les sons du langage, et c'est le besoin qui a fait naître les noms des choses. On voit s'affirmer une théorie que nous pourrions définir *matérialistico-biologique* des origines du langage conçu comme aptitude naturelle à transformer les sensations primaires en idées, et ensuite en sons, à des fins de vie en société. Mais si, comme le suggérait Épicure, cette réponse à l'expérience varie selon les peuples, le climat et les lieux, il

¹ Ainsi, par exemple, selon les stoïciens, on a couramment donné à une chose un nom identique ou analogue à celui d'une autre chose en vertu d'une relation reconnue par l'esprit entre ces deux choses : la « ressemblance » qui fait nommer les jambes (en latin : *cruca*) d'après le nom de la croix *crux* ; la « proximité » : piscine (vivier, piscine) doit son nom aux poissons (*piscis* en latin), etc.

n'est pas inconsideré de penser que des peuples différents avaient donné naissance, selon des modes et à des époques différentes, à différentes familles de langues¹.

¹ C'est de là que tirera son origine la théorie du génie des différentes langues qui se développera au cours du XVIII^e siècle.

3. La motivation du signe chez les anciens grammairiens arabes : Ibn Ğinnî

Des échos du débat Cratyle - Hermogène se retrouvent également dans la pensée linguistique arabe¹ (encore plus proche de l'esprit de la présente étude), à l'instar des stoïciens plutôt, qui, comme nous l'avons vu, distinguaient, en général, l'idée de l'origine du langage de celle de la relation existant entre les mots et l'essence des choses désignée².

Une première justification de l'intérêt pour l'isomorphisme *forme linguistique* - *réalité* réside dans le fait qu'une langue comme l'arabe, avec un prototype archaïque, qui possède des formes à caractère mimophonique plus qu'évident, pouvait offrir un cadre propice pour une théorie portant sur la motivation du signe linguistique. Et cela dans un contexte où la langue arabe, *al-fuṣḥâ*, représente plus qu'un simple instrument de communication.

Les premières remarques des grammairiens arabes concernant la relation sons-sens se rapportaient à l'imitation des sons produits par les insectes ou par les oiseaux, ce qui cadre avec la théorie de l'origine onomatopéique du langage humain.

L'idée que la forme du mot est une copie de la forme du *sensible* et, donc, un moyen de saisir l'*intelligible*, est une idée qui apparaît avec une certaine insistance chez Ibn Ğinnî, l'un des grammairiens qui s'est préoccupé le plus des problèmes philosophiques du langage.

Ce grammairien accepte l'idée selon laquelle « à l'origine de toutes les langues se trouvent les sons entendus : le rugissement du vent, le grondement du tonnerre, le murmure de l'eau, le hennissement du cheval, le cri du chevreuil³. »

Il en ressort que parler du symbolisme des sons signifie parler, implicitement, des origines du langage : selon Ibn Ğinnî, il existe tout un ensemble de mots qui

¹ V. N. Anghelescu, 1986 : 100-130.

² Le problème du rapport entre la forme sonore et le sens a été développé par les grammairiens arabes surtout dans le cadre de la théorie des catégories grammaticales, dans le discours sur les modalités de signification des différentes parties du discours. La dichotomie « lafz » (séquence sonore, expression) et « ma&#nâ » (sens) apparaît dès les premiers ouvrages de grammaire arabe.

³ I : 47.

témoignent de la façon dont les premiers hommes « ont fait les sons d'après le modèle des événements qu'ils exprimaient »¹.

Chez Ibn Ğinnî, comme chez bien de ses prédécesseurs et successeurs, les sons peuvent être *légers* ou *lourds*, ce qui signifie, en fin de compte, que les significations qu'ils sont capables de rendre par leurs qualités ne sont pas d'une grande variété. Cela peut être remarqué également dans les significations communes qu'il propose pour certaines racines triconsonantiques, quel que soit l'ordonnement des éléments composants, dans le cadre de ce qu'il avait appelé « la grande dérivation » (*al-'ištīqâq al-'akbar*)².

A partir de la « petite dérivation » (*al-'ištīqâq al-'aṣḡar*) – où les significations sont groupées autour de ce qu'on a appelé « racine », il postule une signification générale liée non à la racine d'un mot, mais aux consonnes radicales, indépendamment de leur succession sur l'axe syntagmatique : les consonnes *s-l-m*, nous dit-il, seraient aptes à exprimer l'idée de douceur dans toutes les six combinaisons possibles ou plutôt dans toutes celles qui se réalisent dans la langue, les consonnes *k-l-m* exprimeraient l'idée de force, *q-w-l* celle de hâte et de légèreté³, etc.

Ce que l'on observe dans ces exemples, pas trop nombreux d'ailleurs, c'est avant tout la tentative de découvrir des primitifs sémantiques, mais qui ne traduisent que quelques qualités générales portant essentiellement sur le mouvement – « force », « faiblesse », « vitesse »⁴.

¹ I : 157. L'exemple qu'il fournit à cet égard a souvent été repris : il s'agit des mots *hadima* et *qadima* qui ne se différencient que par un son et que l'on pourrait traduire tous les deux par « mâcher ». Mais tandis que dans le premier cas il s'agit de « mâcher des choses juteuses », dans le deuxième il s'agit plutôt de « mâcher quelque chose de sec » ; la différence de nuance dans la signification serait très bien suggérée par les caractéristiques des deux sons en question, le premier *h* – étant mou et l'autre *q* – fort, dur.

² Dans *La grande étymologie d'Ibn Ğinnî* (1984), Versteegh en parle comme d'une sorte de « curiosité ». Selon lui, on se trouve devant une théorie qui transgresse les deux postulats qui sous-tendent la linguistique contemporaine : l'arbitraire du signe (ou plus exactement de la signification) et sa linéarité, dont l'*a priori* semble être accepté sans réserve.

³ I : 133-139.

⁴ Mais les exemples qui concernent la relation entre divers schèmes verbaux et nominaux y sont bien plus convaincants. Ibn Ğinnî montre aussi que le sens est accentué, renforcé par reduplication, l'idée d'abondance est exprimée par un nombre plus élevé de consonnes ; le verbe dérivé par la gémination de la deuxième consonne radicale connote la multiplication de l'action ou bien sa force ; les noms d'instruments, de métiers comportant une consonne gémignée montrent la fréquence d'une action donnée ; le pluriel est exprimé par l'ajout d'éléments à la forme du singulier, etc. (Pour l'isomorphisme entre l'organisation verbale et non verbale en tant que trait universel du langage, voir notamment Greenberg, 1966 : 94 et R. Jakobson – L. Waught, 1980 : 238-244.) Cela relève en réalité

Malgré le caractère aprioriste de sa théorie et malgré certains excès dans les détails de ses étymologies¹, Ibn Ğinnî a été considéré comme précurseur des recherches modernes sur le rôle de la « métathèse » dans les langues sémitiques. Aussi exagérée que la théorie « de la grande dérivation » puisse paraître,

il sera bien dommage que l'intérêt porté à cette théorie qui a été liée au nom d'Ibn Ğinnî obscurcisse le reste, d'autant plus qu'elle semble contredire un des principes d'analyse qu'il a mis en valeur très souvent – la linéarité du signe linguistique.

(Angheliescu, 1993 : 400)

Bien des grammairiens arabes ont élevé le principe de la permutation des lettres au rang d'une nouvelle discipline linguistique, seule apte à élucider la parenté étymologique des mots, mais ce qu'on appelle la grande dérivation (« étymologie supérieure »), à savoir la théorie qui réunit sous une seule et même signification toutes les permutations possibles d'une racine unique – est l'œuvre d'Ibn Ğinnî².

Le mérite de ce grammairien, facile à appréhender, est avant tout d'avoir aperçu ou plutôt senti un certain mécanisme linguistique capable de décrire le lexique arabe, dans le processus d'une double motivation, primaire et secondaire³.

de ce que l'on appelle ordinairement l'*iconicité diagrammatique* (chez Peirce les *diagrammes* sont des *hypoïcones* qui représentent les relations, principalement dyadiques ou considérées comme telles, des parties d'une chose par des relations analogues dans leurs propres parties, 1978 : 149), ce qui correspond également au concept de schème de l'arabe.

Dès les premiers grammairiens on parlait des mots de la langue arabe (sauf les pronoms) en utilisant des diagrammes : les consonnes constitutives d'une racine triconsonantique étaient symbolisées par *f&l*, à savoir par les trois consonnes du verbe *fa&ala* « faire », accompagnées par les trois voyelles (*a, i, u*) afin de constituer un schème primaire, en d'autres termes - une forme non marquée. Selon les écoles, le schème primaire, source de toute dérivation, est celui du *verbe* ou du *mašdar*. « C'est un type de diagramme assez particulier que les schèmes construits à partir de *fa&ala* nous proposent, car il contient les symboles des consonnes, les images des voyelles (brève ou longues) et des éléments ajoutés à la racine et la succession linéaire de tous ces éléments qui est iconique. [...] L'importance de l'adoption de ce système de notation est cruciale pour la forme prise par la grammaire arabe à partir de *al-Kitâb* de Sîbawayhi (VII^e siècle), pour tout l'échafaudage d'explications qu'elle propose. » (Angheliescu, 1993 : 393)

¹ La position d'Ibn Ğinnî, quelque peu forcée, n'a pas été appréciée par Ibn Fâris (il s'agit de *Al-šâhibî fî fiqh al-luġa*. ; voir, à ce propos, Tulaymât, 1989-1990 : 21), par exemple, étant clairement condamnée par al-Suyûtî (*Al-Muzhir fî 'ulûm al-luġa*, I : 347) qui ne voit aucune trace de « la grande dérivation » dans la langue arabe. Fahr al-Dîn al-Râzî, dans son commentaire du Coran (*Maġâtilîh al-ġayb*, 1307, I, p. 7 et suiv.), consacre une analyse judicieuse au principe de la « grande dérivation ».

² Il s'agit, implicitement, d'une théorie entièrement basée sur la motivation, telle que Saussure l'avait conçue, comme justification des signes par rapport aux autres signes.

³ Parmi les premiers exemples qui prétendent justifier certaines formes de la langue par l'imitation de la réalité extérieure, à savoir par l'iconicité, se trouvent les noms verbaux du type *fa&alân* (cités par Sîbawayhi, *Al-Kitâb*, I : 218) et souvent répétés ensuite par d'autres grammairiens, qui dénotent un

Cette présentation, quoique schématique, réussit à rendre compte du fait que la « motivation » constitue un élément essentiel dans la pensée linguistique arabe et qu'elle revêt pratiquement tous les aspects qu'on lui assigne dans les recherches actuelles.

Sur ce point, les mots d'Ibn Ġawziyya¹ (m. 751 h) définissent parfaitement aussi bien la notion de « motivation » que l'orientation de toute étude qui en vise la valorisation :

...[pour établir] la vraie correspondance entre la forme sonore (al-lafz) et le sens (al-ma'ânâ) on doit prendre en considération la brièveté ou la longueur, la légèreté ou la lourdeur, la multitude et le petit nombre, le mouvement et l'immobilisme, la force et la douceur : si le sens est isolé, on lui assigne un mot isolé, s'il est composé, l'expression est composée, s'il est long, on allonge la forme (...). Cela résulte quelquefois de l'essence même du son, d'autres fois d'un certain trait de celui-ci, de son rapprochement à un autre son qui lui correspond, de la répétition du son, de ce que la consonne est ou n'est pas accompagnée d'une voyelle, de sa position dans le mot.

mouvement rapide, l'idée d'agitation (*qafazân* « saut », *nazawân* « élan, impétuosité », etc.). Il est à remarquer que la valeur expressive n'est pas analysée par le truchement des sons, mais par la relation existant entre le radical (squelette consonantique et mélodie vocalique) et la marque finale *-ân*, relation exprimée par le diagramme. Ibn Ġinnî y fait référence d'ailleurs dans un chapitre de son ouvrage (« Bâb fi 'imsâs al-'alfâz 'ašbâh al-ma'ânî », II : 152-168) qui traite de la tendance des formes linguistiques à se présenter comme semblables lorsque les significations qu'elles expriment se ressemblent.

Ibn Ġinnî en donne d'autres exemples : les noms verbaux quadriconsonantiques contenant deux syllabes répétées expriment la répétition : *qalqalat* « trouble, agitation », *jarjarat* « glouglou de l'eau » (I : 153) ; le verbe dérivé d'une racine triconsonantique par le redoublement de la consonne médiane exprime, par la répétition de cette consonne, la répétition de l'action : *kassara* « briser (en mille morceaux) », *qatta'a* « couper (en petits morceaux) », etc.

La dernière consonne d'une racine triconsonantique peut être, elle aussi, répétée, avec la deuxième, pour amplifier le corps phonétique du mot, et cela pour « exagérer » la signification : *arakraka* « être devenir gros, fort », *ġasamsama* « agir avec audace » (*ġasama* « traiter quelqu'un injustement »), etc. Le principe qui est à la base d'une telle explication relève de la forme la plus élémentaire de la manifestation de l'isomorphisme dans la langue : la multiplication des actions, des objets, etc., est exprimée par la multiplication des éléments constitutifs du mot, sons ou morphèmes.

¹ Cf. N. Anghelescu, 1993 : 401.

4. Formes linguistiques « naturelles »

La question qui se pose avec une certaine acuité dans le débat sur l'iconicité du langage est, pratiquement, de savoir si les formations imitatives (onomatopéiques) représentent un principe primitif de formation des mots, saisissable et exploitable de nos jours, si à l'origine (chez l'homme primitif) tous les signes ont été du type *craquer, siffler, chuchoter*, dont la plupart auraient ensuite perdu cette valeur¹.

4.1 Les onomatopées

Les onomatopées offrent incontestablement le meilleur exemple d'analogie entre forme et sens dans les langues. Les onomatopées, e.g. *cocorico, boum, toc-toc* ou *bip-bip*, imitent des bruits ou des sons caractéristiques. Au degré le plus pur, l'onomatopée est une *interjection*² qui donne un équivalent du bruit ou du son perçu, mais son caractère nettement expressif la rend apte à former des noms, des verbes, etc., entraînant une relation privilégiée avec cette manifestation sonore : nombre de mots dérivés d'une onomatopée s'incorporent ainsi à la structure de la phrase au point de rendre méconnaissable leur origine.

¹ Des auteurs tels J.-J. Rousseau et J. B. Vico, et bien d'autres, vont privilégier les onomatopées, l'expression des émotions, seules formes « naturelles », en proposant même une théorie du langage fondamentalement poétique, esthétique et praxique.

« On ne commence pas par raisonner, mais par sentir [...] la nature dicte des accents, des cris, des plaintes. Voilà les plus anciens mots inventés. » (J.-J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, ch. II et III, 1835 : 73).

« Les philosophes ont adopté sur parole l'opinion que la signification des langues vulgaires est arbitraire. Leurs origines ayant été naturelles, leur signification doit être fondée en nature [...]. La langue articulée commença par l'onomatopée [...]. » (Vico, *La science nouvelle*, Livre II, chap. III, §IV, 1835 : 79).

² Il est parfois malaisé de distinguer l'onomatopée de l'*interjection* précisément parce que toutes les deux suggèrent un son produit par l'être ou la chose qu'il dénote. Selon les définitions des dictionnaires, l'interjection est un mot invariable qui peut être employé isolément pour traduire une attitude affective du sujet parlant. On propose comme synonyme le mot *exclamation*, c'est-à-dire un ou des cris, une ou des paroles brusques exprimant de manière spontanée une émotion, un sentiment. Il est donc possible de poser que les interjections et les exclamations sont un type particulier d'onomatopées en vertu de leur fonction expressive et émotionnelle tandis que l'onomatopée dénote tout son produit par l'être humain, qu'il soit figuratif, expressif ou émotionnel.

Toute une pléthore terminologique a été assignée aux onomatopées : Charles Bally les appelle *monorèmes* ou *phrase réduite à un seul membre*, Robert Lafont – *icônes auditives*.

La suite phonique construite en rapport avec le système phonologique de la langue cherche à établir un rapport étroit avec le référent, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, le bruit imité, le but visé étant d'être le plus expressif possible, le plus proche de la réalité.

Selon Ch. Bally,

c'est le sens du mot qui pousse à chercher un effet musical dans un groupe de sons, car certains groupements de sons favorisent, le cas échéant, une impression des sens, une représentation sensible, si le sens du mot se prête à cette association ; à eux seuls, les sons ne parviendraient pas à produire une action de ce genre. (1950 : 57)

On ne peut pas nier dans le domaine des onomatopées une certaine ressemblance entre les formes linguistiques et les réalités qu'elles désignent. On n'a pas manqué cependant, et depuis longtemps, de soutenir que cette ressemblance n'est que *relative* et *limitée*. *Relative* d'abord puisque, malgré certaines analogies, les mêmes bruits ne trouvent pas une traduction absolument identique dans les différentes langues ; *limitée*, car, dans le vocabulaire d'une langue donnée, les lexies classées comme telles représentent un pourcentage infime.

Une première objection à cette remarque réside dans le simple constat que toute langue assure une transposition et une « stylisation » particulière du matériau sonore que lui offre la « réalité ».

Mais cette variation interlinguistique des onomatopées s'explique facilement. Chaque langue a ses propres « habitudes articulatoires » et n'exploite qu'une faible partie des possibilités offertes par l'appareil vocal humain. Chaque langue prédispose ainsi ses usagers à une sensibilité plus aiguë aux sonorités qu'elle leur a rendues familières.

On pourra invoquer aussi la relative indétermination des bruits pris en charge par les onomatopées : à la différence des articulations précises caractérisant les

langues humaines, les bruits qui s'offrent à l'imitation linguistique ne présentent pas toujours des contours nets, et leurs propriétés spécifiques excèdent fréquemment nos capacités vocales.

Si la substance est la même cosmiquement (ondes sonores), du bruit référentiel et de son icône, elle ne l'est pas du point de vue humain articulatoire. La reproduction langagière ne peut être prise pour une reproduction intrinsèque, parce que la voix n'est ni le bruit naturel ni l'émission sonore animale, utilisant un larynx que seule l'espèce humaine possède, et inscrivant ses réalisations dans les possibilités admises par une langue. (Lafont, 2000 : 79)

À la différence des bruits, les sonorités linguistiques sont des sons articulés répondant à des exigences spécifiques. Ils doivent être aisément identifiables, ne pas être trop nombreux, et se succéder dans la chaîne parlée sans difficulté excessive. Même l'onomatopée la plus pure, l'onomatopée - interjection (du type *cocorico*), n'est qu'une schématisation et une approximation. Elle ne prétend pas offrir un *double sonore parfait* de ce qu'elle désigne mais se contente d'en bâtir rapidement les contours caractéristiques.

L'onomatopée *ne peint que pour évoquer et non pas pour reproduire*, elle repose sur ce que R. Lafont appelle l'« anamorphose », i. e

un système de transfert formel, d'une substance sonore ou inorganisée (un bruit naturel) ou autrement organisée (l'émission animale) à l'organisation phonologique humaine. (2000 : 80)

C'est pourquoi il y a toujours une certaine part d'interprétation, de subjectivité donc, dans l'imitation linguistique des bruits et des sons. La variation des onomatopées d'une langue à l'autre se déploie dans cet écart entre les sons articulés et « artificiels » de la parole humaine et les bruits « extralinguistiques ». Il ne faut pas toutefois exagérer cette discordance.

On observe, en effet, de langue à langue, certaines constantes qui ne paraissent pas être le fruit du hasard. Ainsi, les gutturales caractérisent le chant du coq tant en français qu'en anglais ou en allemand, et les labiales (/b/, /w/, /u/, en

notation phonétique) sont également présentes dans l'aboiement du chien français et du chien slave, etc. Les exemples peuvent s'enchaîner.

La fidélité relative de l'onomatopée aux bruits qu'elle imite ne doit pas nous cacher le caractère limité du phénomène *dans les langues modernes* : indéniablement, les onomatopées « pures » constituent un domaine minoritaire et même marginal au sein de ces langues. Mais encore faut-il considérer les faits sans trop de parti pris et se garder d'en conclure quoi que ce soit sur les origines / la nature du langage, que ce soit dans un sens ou dans un autre.

On ne saurait jamais juger des langues dans leurs commencements à la seule lumière des langues d'aujourd'hui !

4.2 La motivation onomatopéique

Pierre Guiraud a apporté une contribution importante au dossier de la « motivation onomatopéique » en invoquant des racines onomatopéiques qui seraient à la source de bon nombre de mots français qui ne semblent rien avoir d'onomatopéique au premier abord¹.

Il supposait que ces racines apparues à un moment donné de l'histoire de la langue continuaient à vivre dans « l'inconscient linguistique »² des usagers et qu'elles pouvaient continuer dans cette mesure à influencer sur de nouvelles créations de mots.

La notion d'onomatopée semble être bien plus complexe qu'on ne le concevait. Sur ce point, nous adoptons la définition donnée par Guiraud, plus complète, intégrant les multiples directions à explorer :

L'onomatopée est une analogie entre la forme phonique et la forme immédiate ou métaphorique du concept signifié. Elle a donc

¹ Plus récemment, dans la même lignée mais dans le cadre d'une linguistique dite *praxématique*, Robert Lafont (2000) montre l'existence en latin classique d'un ensemble systémique de schèmes dont les articulations phonologiques s'inspirent des formes de l'univers, un ensemble de structures qui assurerait une représentation cohérente du monde.

² La notion d'inconscient linguistique utilisé par Guiraud nécessiterait quelques précisions et on ne saurait parler d'une motivation onomatopéique que si l'on peut s'assurer que les usagers perçoivent effectivement une telle motivation. Il reste que Pierre Guiraud a ouvert ainsi de nouveaux horizons aux études étymologiques.

des bases physiologiques et qui sont de trois types : acoustique, là où les sons produisent un bruit ; cinétique, là où l'articulation reproduit un mouvement ; visuelle, dans la mesure où l'apparence du visage (lèvres, joues) est modifiée ; ce qui comporte d'ailleurs des éléments cinétiques. (1986 : 125)

L'onomatopée « pure » mime dans l'ordre du son un élément déjà sonore. Mais rien n'empêche de se servir de sons pour imiter des réalités d'un autre ordre, qu'elles relèvent d'autres registres sensoriels ou de la vie morale et intellectuelle, etc.

Posant le problème de cette manière, on entre inévitablement dans le vaste domaine du *symbolisme phonétique*, qui a alimenté une pléiade de réflexions sur les pouvoirs de suggestion des sonorités de la langue : ainsi, on a pu dire, par exemple, que le « s » était souple et sinueux, tel le serpent, ou que, le « l » était particulièrement apte, dans sa fluidité, à peindre l'élément liquide, etc.

5. *Le symbolisme phonétique : repères*

5.1 Sur le caractère imitatif des sons et des signes

Nous allons passer en revue quelques-unes de ces idées, récupérables jusqu'à un certain point pour toute thèse qui viserait à clarifier - ne fût-ce qu'en partie - la question qui nous intéresse.

Cette présentation n'a en aucune façon prétention à fournir une description exhaustive, si tant est qu'il puisse en être donné une. Elle a pour objet de montrer, en retenant schématiquement certaines hypothèses, quelques points de vue repris et revisités dans les travaux actuels. Qu'on ne cherche pas ici donc un « encyclopédisme » que nous serions en peine d'exhiber pleinement. Qu'il suffise d'y voir une esquisse qui dessine davantage les contours du cadre général de notre étude, en nous limitant à en fournir quelques « portraits » exemplaires.

La principale idée à en retenir, au-delà de tout aspect « passionnant » des propos, est que, si le langage est un des outils conceptuels de l'homme, il doit être non pas étudié de façon autonome, mais considéré par rapport à sa fonction cognitive : *interpréter, ordonner, fixer et exprimer / nommer* l'expérience humaine (individuelle ou spécifique à une culture). Cela implique, par exemple, qu'il faut porter attention aux différences culturelles dans les modèles métaphoriques qui structurent l'expérience¹.

Ces quelques bribes de lectures (quoique, aujourd'hui, fausses pour certains, poussiéreuses pour d'autres) doivent / devraient venir en complémentarité plutôt qu'en opposition aux travaux entrepris et à entreprendre dans ce champ. Pourquoi ne pas les poursuivre tout en les améliorant ?

¹ Voir, à ce sujet, Lakoff et Johnson (1980) qui placent le problème de l'étude linguistique non autonome sur des bases cognitives.

5.1.1 Charles de Brosses

En 1765, Charles de Brosses écrit un *Traité de la formation mécanique des langues* - une tentative comparatiste, fondée sur un *cratylisme* ou *mimologisme* radical, dans lequel il soutient une hypothèse *naturaliste* (l'articulation des vocables est déterminée par la nature des choses : pour désigner un objet doux on choisit toujours un son doux) et fondamentalement *matérialiste* (réduction du langage à des opérations physiques et attribution de la création d'entités surnaturelles à des jeux linguistiques), mais il ne renonce pas à l'hypothèse d'une langue primitive, « organique, physique & nécessaire, commune à tout le genre humain »¹.

Par ailleurs, il met la démonstration du caractère mimétique des mots au service de l'« art étymologique », au contraire de la démarche de Socrate pour qui les étymologies servaient à prouver la « justesse des noms ».

L'originalité de sa pensée réside dans le fait que « le choix des mots » est dicté par deux causes :

[...] l'une est la constitution des organes vocaux, qui ne peuvent rendre que certains sons analogues à leur structure ; l'autre est la nature et la propriété des choses réelles qu'on veut nommer. Elle oblige d'employer à leurs noms des sons qui les dépeignent, en établissant entre la chose et le mot un rapport par lequel le mot puisse exciter une idée de la chose. (I, chap. XIV : 19)

On voit que le seul rapport capable, pour de Brosses, d'exciter une idée de la chose est le rapport de ressemblance, désigné ici par le verbe *dépeindre*, lequel connote évidemment une idée picturale ou graphique de l'imitation.

L'organe prend, autant qu'il peut, la figure qu'a l'objet même, qu'il veut dépeindre avec la voix : il donne son creux si l'objet est creux, ou rude si l'objet est rude. (I : 9-10)

Autrement dit, l'organe imite l'objet, et par là même le son produit par l'organe imite aussi l'objet.

¹*Discours préliminaire, XIV-XV.*

Les valeurs significatives que l'auteur donne aux consonnes font référence au caractère imitatif de leur mouvement articuloire. Retenons ici quelques exemples seulement dont la pertinence semble être justifiée dans bon nombre de langues :

- **c** ou **k**, lettres de la « gorge », « le plus creux et le plus cave des six organes », désigne le creux et la cavité ;
- **s** « est par sa construction propre à peindre les bruits de sifflements ».

Pour lui, le linguiste doit analyser les mécanismes des différentes langues, et trouver ce qui en elles vient d'une nécessité naturelle. Par induction, il ne pourra que remonter, de chaque langue connue, à cette matrice originaire inconnue. Il s'agit tout simplement d'individualiser un nombre réduit de racines primitives qui pourront nous donner la nomenclature universelle de toutes les langues européennes et orientales.

5.1.2 Antoine Court de Gébelin

Un effort cyclopéen à l'appui de la mimologie est accompli par A. Court de Gébelin qui, entre 1773 et 1782, publie neuf volumes *in-quarto*, un ensemble de plus de cinq mille pages, et donne à cette œuvre multiple, confuse, mais qui ne manque pas d'observations intéressantes, le titre suivant : *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*¹, en cherchant avant tout à enquêter sur les origines du langage à travers la relecture des mythes anciens.

Il élabore une théorie causaliste du langage, qui s'accompagne d'une théorie idéographique de l'écriture, selon laquelle même l'écriture alphabétique n'est autre qu'une écriture hiéroglyphique primitive bornée à un petit nombre de caractères radicaux ou de « clés » (111 : XII).

Notre grand principe est que tout est imitation, décrète-t-il. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter : la parole n'est autre chose qu'une peinture de nos idées, une peinture des objets que nous connaissons : il faut donc qu'il existe un rapport nécessaire

¹ V. Genette 1976 : 119-148.

*entre les mots et les idées qu'ils présentent, comme il en existe un entre les idées et leurs objets*¹.

5.1.3 Fabre d'Olivet

On ne saurait manquer de rappeler ici l'« ésotérique » ouvrage de Fabre d'Olivet, *La langue hébraïque restituée*.

Prônant l'idée de la grammaire universelle de Gêbelin, fondée sur la nature, et critiquant d'une manière cynique l'approche de Hobbes (pour qui il n'y a rien qui ne soit arbitraire dans l'institution de la parole), l'auteur se donne pour tâche de montrer que

les mots qui composent les langues, en général, et ceux de la Langue hébraïque, en particulier, loin d'être jetés au hasard, et formés par l'explosion d'un caprice arbitraire, comme on l'a prétendu, sont, au contraire, produits par une raison profonde... (1985 : 33).

Son analyse des *signes* hébraïques² (définis comme « tout moyen extérieur dont l'homme se sert pour manifester ses idées », à savoir « la voix, le geste et les caractères tracés »), se concentre autour des caractères (puisque « la voix est éteinte

¹ *L'origine du langage et de l'écriture*, p. 376.

² Une analyse similaire, qui exprime une théorie motivationnelle et mimologique « exaspérée », était déjà effectuée par Mercurius van Helmont qui publie en 1667 un *Alphabeti veri naturalis Hebraici brevissima delineatio* : il suppose l'existence d'une langue primitive qui puisse apparaître très naturelle même à ceux qui n'ont jamais appris les langues. Cette langue ne peut être que l'hébreu, et van Helmont entend montrer qu'elle est celle dont les sons peuvent être produits le plus facilement par les organes phonatoires humains : 33 gravures font voir que la langue, le palais, la lèvre ou la glotte, pour former un son déterminé, s'articulent (physiquement) de manière à reproduire la forme des lettres hébraïques correspondantes.

et le geste disparu »¹), considérés sous le rapport des idées primitives qu'ils expriment, rapportés à leur principe hiéroglyphique² :

A : « Ce premier caractère de l'alphabet, dans presque tous les idiomes connus, est le signe de la puissance et de la stabilité. Les idées qu'il exprime sont celles de l'unité et du principe qui la détermine. »

G : « Ce caractère, qui offre l'image d'un canal, est le signe organique, celui de l'enveloppement matériel, et de toutes les idées dérivant des organes corporels ou de leur action. »

H : « La vie, et toute idée abstraite de l'être. »

TZ : « Signe final et terminatif, se rapportant à toutes les idées de scission, de terme, de solution, de but. »

Q/K : « Signe éminemment compressif, astringent et tranchant : image de la forme agglomérante ou réprimante », etc.

Vingt-deux signes : telles sont les bases simples sur lesquelles repose la Langue hébraïque, sur lesquelles s'élèvent les langues primitives dérivées qui s'attachent à la même origine.

De la connaissance parfaite de ces bases dépend la connaissance de leur génie : leur possession livre une clef à laquelle aucune de leurs racines ne saurait résister. (1985 : 40)

Nous sommes là devant un exercice mimologique poussé à l'extrême, qui relève plutôt de la métaphysique que toute autre chose, dont le raisonnement (et très souvent la signification) n'est jamais explicité³.

¹ « [...] alors, ne trouvant aucune ressource pour fixer ni peindre le son, elle [la Volonté] s'empare du mouvement, et à l'aide de la main, son organe le plus expressif trouve, à force d'efforts, le secret de dessiner sur l'écorce des arbres, ou de graver sur la pierre, le geste qu'elle a d'abord déterminé. Voilà l'origine des caractères tracés, qui, comme image du geste, et symbole de l'inflexion vocale, deviennent l'un des éléments les plus féconds du langage, étendent rapidement son empire, et présentent à l'homme un moyen inépuisable de combinaison. Il n'y a rien de conventionnel dans leur principe ; car *non* est toujours *non*, et *oui* est toujours *oui* : un homme est un homme. Mais, comme leur forme dépend beaucoup du dessinateur, qui éprouve le premier la volonté de peindre ses affections, il peut s'y glisser assez d'arbitraire, et elle peut varier assez pour qu'il soit besoin d'une convention pour assurer leur authenticité et autoriser leur usage. » (1985 : 46)

² 1985 : 37 et suiv.

³ Pourtant, certaines de ses observations ne semblent pas si étranges lorsque l'on prend en considération les résultats des analyses en phonétique expérimentale ou les appréciations des locuteurs mêmes.

5.2 Sur le pouvoir évocateur des sons

Plus proches de nous dans le temps, des linguistes comme Jakobson, Guiraud, Fonagy - pour ne citer que quelques noms, mais plus encore des psychologues¹ montrent depuis longtemps l'existence dans le langage d'un champ de phénomènes symboliques dont l'étendue ne fait que croître. Avec eux le mouvement anti-*thesei* s'intensifie.

A partir de 1870 déjà, avec le développement des études sur les sons du langage, en tant qu'éléments différenciateurs, les linguistes ont commencé à s'intéresser de plus en plus à la signification autonome des constituants de la forme phonétique du langage.

En précurseur de la linguistique moderne, Georg von der Gabelenz (1891), auteur de bon nombre d'idées en matière de symbolisme phonétique, affirme que le son et le sens se révèlent liés – non par *thesei*, mais bien par *physei* – pour les locuteurs de toute communauté linguistique.

Quelques années plus tard, Maurice Grammont (qui s'est intéressé avant tout au pouvoir évocateur des voyelles, dont l'efficacité latente était pour lui un fait objectif, universel), adepte d'une phonétique « impressive », remarque à son tour que

le domaine des onomatopées est bien plus vaste qu'on ne le croit généralement ; celui des mots expressifs, qu'il convient de lui ajouter, n'est pas moins considérable ; et entre ces deux domaines, il n'y a pas de limite tranchée. (1901 : 319)

Deux autres noms méritent d'y être cités : Otto Jespersen et G. Guillaume. Le premier reprochait à Saussure d'avoir exagéré le rôle de l'arbitraire dans le langage et de minimiser celui de l'onomatopée et du symbolisme phonétique².

¹ De très nombreuses expériences menées par les psychologues sur le signe linguistique ont été faites - voir par exemple les travaux de Peterfalvi et sa bibliographie dans *Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique* (1970 : 174), qui ont le grand mérite, étant positives, de souligner la négativité de l'arbitraire du signe. Le principe du symbolisme phonétique a déclenché une série de vérifications sans cesse reprises afin de parvenir à une meilleure connaissance et mesure du phénomène.

² 1933 : 114.

Mais son opposition quasi violente à l'étroitesse des doctrines linguistiques sera exprimée clairement dans *Le langage : nature, origine et développement* (1922), où Jespersen discute de l'imitation directe des phénomènes audibles au moyen des sons du langage qui, groupés, redoublés, allongés ou omis, servent à désigner, métonymiquement ou métaphoriquement, des objets sonores, des mouvements, des choses, des apparences, des états d'esprit, des dimensions, des distances, etc. Pour le linguiste danois, *le symbolisme phonique joue pour l'évolution des langues un plus grand rôle que la plupart des linguistes ne veulent l'admettre*¹.

Quant à G. Guillaume, dans sa *Psychologie de la forme* (1937), il voit dans le symbolisme multivalent des sons du langage une donnée synesthésique universelle.

Dans le cadre d'une analyse structurale, il est le seul dans les années '50 à parler d'un phénomène régi par un principe d'anti-arbitrarité suivant lequel des signifiants traduisent analogiquement des signifiés, ceux-là pouvant, dans le meilleur des cas, être des calques de ceux-ci.

Par ailleurs, il prédit même que la science finira par accéder aux universaux biopsychologiques sous-jacents à la systématique des traits distinctifs, considérés avec leurs capacités symboliques².

En structuraliste conséquent, Jakobson ne s'attarde pas sur la problématique du symbolisme des sonorités telle qu'elle est exposée dans le *Cratyle* et, quoique hostile à l'affirmation de l'arbitraire du signe et donc aux thèses d'Hermogène - Saussure, ne se rallie pourtant pas aux positions du personnage *Cratyle* pour qui, répétons-le, les mots sont justes par ressemblance directe phonique, donc avec ce qu'ils désignent.

La réponse à la question : y a-t-il ou non un symbolisme phonique universel ? lui paraît en effet passer par la comparaison des groupements de traits distinctifs dans les diverses langues. Pour lui, le sentiment qu'il existe des valeurs

¹ 1922 : 283.

² 1937 : 156 et suiv.

phonico-symboliques est fondé ; l'association très répandue du /i/ avec l'acuité et la petitesse par exemple ou avec telle couleur ou telle forme (on parle dans ce cas de synesthésies ou sensations simultanées) est une donnée qu'on ne doit pas négliger, ne serait-ce que parce qu'elle rend compte du sentiment de motivation du signe qu'a, comme le soulignait Benveniste même, un locuteur d'une langue, mais cette donnée reste en quelque sorte « stérile » tant qu'elle ne trouve pas à s'intégrer dans la structure et le fonctionnement de la langue.

Des études intéressantes en ce sens ont été réalisées par Fonagy (1980, 1983) qui cherche à savoir, en analysant les résultats des tests phonético-sémantiques, si les qualificatifs métaphoriques associés aux sons leur convenaient « de par leur nature » ou, purement par convention arbitraire. Pour lui, le caractère motivé de l'articulation expressive¹ n'est pas à mettre en question.

Fonagy suppose d'autre part que le son ou l'articulation du son déclenche des associations qui, avant d'aboutir à une métaphore, passent par l'inconscient.

L'analyse phonétique opérerait sur un niveau préconscient², alors que les opérations mentales préconscientes subissent l'attraction de l'inconscient. C'est probablement, selon lui, le sort commun de toute métaphore neuve.

Le terme final métaphorique semble résumer une chaîne d'associations d'idées et d'images qui nous échappent en partie. Il serait donc possible qu'une métaphore nous paraisse injustifiée, arbitraire, puisque les associations d'idées qui la justifieraient sont restées inconscientes. (1983 : 121-122)

¹ Bühler admettait, formellement, lui aussi cette idée : « Il est indispensable que les traits phonétiques du mot, les phonèmes, soient réalisés avec une netteté suffisante et dans l'ordre imposé ; mais chaque phonème laisse à la réalisation une marge, à l'intérieur de laquelle la matière sonore peut être modelée dans un sens pictural. » (1933 : 109) Et plus loin : « La tendance à 'peindre' à l'aide des sons existe non seulement chez les poètes, mais partout dans le langage en général. Elle n'est, en somme, qu'une manifestation de l'effort que fait l'homme pour abolir le caractère indirect que le langage possède en commun avec d'autres instruments de civilisation. Cette soif de réalité concrète, qui est, d'une part, le désir de retrouver le contact direct avec la réalité sensible, d'autre part, le besoin plus puissant encore d'arriver à pénétrer directement jusque dans l'intimité de la vie universelle, est une attitude psychologiquement très explicable chez celui qui parle. » (1933 : 101)

² Dans « Le langage poétique : forme et fonction », Fonagy avait déjà insisté sur les « ressources mimiques » du langage qui permettent de communiquer sur le triple plan de la conscience claire, du préconscient et de l'inconscient (1966 : 110-111). Dans « Les bases pulsionnelles de la phonation - Les sons », il approfondit davantage l'étude du rapport « naturel » qui lie sons du langage et contenu mental à « l'arrière-plan inconscient de l'acte phonatoire » (1970 : 104).

Une direction d'étude plus récente, riche de perspectives, est développée par D. Philips (1997, 1998, 2000) qui, en s'inspirant de la théorie de l'invariance de Guillaume portant sur le rapport entre le plan de la puissance et celui de l'effet, identifie un élément submorphémique de l'anglais <CN-> (dans les mots en *sn-*) qui gouverne un ensemble d'archiphonesthèmes¹ (<*gn-*>, <*kn-*>, <*θn-*>, <*sn-*>, etc.).

Dans le cadre général des processus cognitifs de transfert conceptuel inter- et intra-domaine, l'auteur étudie la polysémie des mots <CN-> en indiquant qu'une stratégie d'auto-modélisation (les articulateurs de l'appareil phonatoire seraient potentiellement auto-référenciels²) est à même de générer le génome linguistique du corps humain.

Le phonesthème <*sn-*> posséderait également une valeur phonosymbolique, puisque l'invariant-noyau <-*n-*> est phonétiquement un son qui implique dans l'acte phonatoire la participation des cavités buccale et nasale. Dans le cas présenté, /*n*/ aurait dans le système phonologique de l'anglais un statut *signifiant*, et cela en dépit des principes de l'analyse linguistique traditionnelle.

C'est ainsi que l'auteur révèle la stratégie inconsciente de codification linguistique du corps humain et considère l'auto-référentialité comme une *propriété définitoire du langage*³.

Le marqueur sub-lexical de l'anglais <CN->, analysé en tant que signe linguistique complexe dont la valeur invariante est la notion de protubérance / préhension bucco-nasale, paraît engendrer des champs lexicaux qui renvoient en grande partie à la région bucco-nasale, étant le résultat d'un processus *sémiogénétique* grâce auquel *les phénomènes expérimentiels de notre environnement naturel se seraient projetés analogiquement sur les articulateurs de l'appareil phonatoire*⁴.

¹ Les *phonesthèmes* sont des formes virtuelles, abstraites, définies par un trait phonique en relation avec un protosémantisme. L'idée d'une table universelle des phonesthèmes a été évoquée par Jakobson même : son existence n'impliquerait pas pour autant une relation mécanique entre les formes et leurs significations spécifiques dans les langues.

² On reconnaîtra là, sous la notion d'auto-référentialité, en tant que processus iconique, l'idée de la langue « organique » du Président de Brosses ou de Nodier, mais cette fois-ci intégrée d'une manière systématique dans une théorie de la nomination.

³ 2000 : 231.

⁴ 2000 : 208.

Retenons également qu'il existe dans toutes les langues du monde, en nombre variable, des vocables à la sémantique fluide, plus expressifs que cognitifs, qui ouvrent des perspectives intéressantes à l'étude du symbolisme phonétique. Un ouvrage qui en témoigne est le travail de William Samarin (1970), qui traite des « impressifs »¹ (« idéophones » dans la terminologie des africanistes), considérés pendant bien longtemps comme extérieurs à la linguistique.

De telles couches lexicales ont été recensées par milliers dans des langues africaines, des phénomènes analogues étant mis en lumière en turc, en malais, dans les langues amérindiennes. Ce genre d'étude est à même de révéler des faits intéressants, de grande portée. Ainsi, G. Diffloth, dans son travail sur les « expressifs » en sémaï², langue austronésienne, en se heurtant au fait évident que ni ces expressifs ni certains noms et verbes qui leur sont liés ne sont soumis à la condition de « discrétion lexicale », se pose, de façon légitime, la question suivante : *ne conviendrait-il pas d'abandonner les notions traditionnelles de racine et de morphologie ?*

A la lumière de ce bref essai, il apparaît clairement que la motivation phonique ne peut que donner du fil à retordre aux adeptes du conventionnalisme. Les expériences qui en circonscrivent les modalités sont en passe d'infirmer le principe même de l'arbitrarité du lien.

En cherchant à donner au symbolique un statut dérisoire, en cherchant à le situer en dehors du langage, en cherchant à le nier, les structuralistes nous rappellent que la linguistique saussurienne est avant tout une théorie de l'arbitraire du signe : or, l'onomatopée, « phénomène à combattre », est de taille à saper les fondations de l'arbitrarité. La brèche qui y est faite est pratiquement proportionnelle à la faiblesse des arguments défensifs...

¹ Les *impressifs*, fort nombreux dans les langues d'Asie Orientale, notent directement les sons, des impressions lumineuses, tactiles, de mouvement ou de l'intérieur du corps (cœnesthésiques). Soit en japonais, l'idée de « briller » s'exprime par des impressifs tels : *pekapeka*, *pekaripekari*, etc. ; « avoir trop chaud » *girigiri*, etc.

² 1976 : 261.